

Arrêt.
La cour : Attendu qu'en interdisant aux tribunaux de commerce de connaître des contestations élevées sur l'exécution de leurs jugements, les art. 442 et 553, C. pro., n'ont entendu parler que des difficultés qui peuvent naître à l'occasion de l'exécution considérée en elle-même et formant une procédure distincte; mais que ces tribunaux, étant compétents pour connaître de l'opposition à leurs jugements, le sont aussi pour connaître des contestations que cette opposition peut soulever; — Attendu que, dans l'espèce, le tribunal de commerce, saisi de l'opposition au jugement par défaut du 31 juillet 1866, avait compétence pour apprécier, au point de vue de la péremption de ce jugement et de la recevabilité de l'opposition, les actes d'exécution invoqués contre l'opposition; qu'en le jugeant ainsi, l'arrêt attaqué n'a fait qu'une saine application de la loi; — Rejette,
(du 4 mai 1869. — Ch. req.)

L'arrêt ci-dessus, qui présente au point de vue théorique et pratique un véritable intérêt, consacre les principes suivants :
Lorsque la loi dans les art. 442 et 553 du Code de procédure a interdit aux tribunaux de commerce, la connaissance des contestations élevées sur l'exécution de leurs jugements, elle a voulu leur défendre de connaître des actes de poursuites exercées en vertu de ces jugements, mais puisqu'ils sont compétents pour connaître de l'opposition aux jugements par eux rendus par défaut, ils le sont pour juger des contestations que fait naître cette opposition, car ces dites contestations ne sont que de simples défenses.
Ed. I., avocat.

COMICE AGRICOLE DE LILLE.

Extrait du procès-verbal de la Séance du 11 mai 1870.

La correspondance a fourni :
1° Une lettre de M. Vianne, communiqué par M. Deleporte-Bayart, offrant au Comice un échantillon de graines de Mais Caraga, que M. Vianne cherche à propager comme fourrage. Elles sont distribuées à plusieurs des membres présents qui s'offrent à en faire l'essai.

2° Lettre de M. Duflou, instituteur à Verlinghem, communiqué par M. Meurein, relative à la destruction des amas d'œufs de papillons, vulgairement nommés bagues. M. Duflou envoie une caisse qui en contient 45,000, soit en tout 15 à 20 millions de futures chenilles; toutes ces bagues ont été récoltées par les élèves de M. Duflou.

M. Meurein communique aussi, de la part de M. Mehay, diverses brochures intitulées : *Etudes sur la betterave à sucre*, deuxième, troisième et quatrième mémoire, et *Procédé pour conserver et améliorer les feuilles de betteraves en vue de l'alimentation du bétail*.
Il donne lecture de ce dernier travail et demande au comice son insertion dans ses publications, cette proposition est approuvée.

POUDRE SIMPSON. — M. Deleporte-Bayart présente au Comice un échantillon d'une poudre dite : Epice Simpson, destinée à exciter l'appétit des bestiaux. Quelques vétérinaires de notre localité l'ont essayée avec succès sur des chevaux. Son usage est très-considérable en Angleterre, puisqu'il s'en consomme annuellement 600 caisses de douze douzaines de paquets chacune. Dépôt à Lille, rue Solférino, 67.

Projets de loi sur la représentation de l'agriculture et les comices. — M. de Norguet lit un rapport où il examine les deux projets de loi présentés au Corps législatif en janvier et février derniers, par M. Picard et autres membres d'une part, et d'autre part, par MM. d'Andelarre, Georg et de Chambrun. Il en fait voir tous les inconvénients, et propose au Comice de se joindre à la Société d'agriculture de Valenciennes pour présenter à M. le ministre, des observations sur le tort que ferait aux Comices existants et à l'agriculture, ces deux projets de lois s'ils étaient adoptés.

Ce rapport approuvé sans observations sera envoyé à M. le ministre et prendra place dans la publication du Comice.

Le secrétaire général,
DE NORGUET.

Société d'enseignement mutuel des travailleurs de Roubaix.

Réunion générale du 29 mai 1870.

Le président ouvre la séance en s'exprimant ainsi :

Messieurs,

C'est avec un véritable bonheur que nous vous avons conviés à la troisième assemblée mensuelle pour vous rendre compte des progrès accomplis depuis notre dernière réunion. L'organisation des cours s'est faite, et la manière dont ces cours sont suivis, l'empressement que l'on met à assister à nos conférences prouvent, qu'il existe chez nos amis un grand désir de s'instruire, de s'éclairer.

Je vous en félicite, Messieurs, et je vous exhorte à continuer ainsi, à vous grouper de plus en plus autour de nos professeurs. Cet encouragement leur est bien dû, c'est la seule récompense qu'ils espèrent pour leur activité. Etre utiles à tous est le seul but de leurs efforts.

En tenant compte des difficultés inévitables à toute institution naissante, en mesurant le peu d'espace qui nous sépare de notre première réunion, le peu de temps dont nous pourrions disposer, nous avons le droit d'espérer un succès complet.

J'espère que chacun de nous y mettra du sien pour aider à ce progrès général. Et si l'indifférence ou la tiédeur venaient à chercher l'un de nous, je vous en prie, rappelez-vous la lettre que la Société industrielle de Mulhouse nous fit l'honneur de m'adresser et que je veux vous relire.

(Nous avons publié cette lettre dans notre numéro du 30 mai.)

Là vous verrez l'œuvre dans toute sa splendeur : 1,102 élèves adultes, ouvriers comme nous, venant demander comme nous l'instruction, la lumière, la vérité; 1,560 lecteurs venant chercher dans 75,000 volumes lu annuellement les principes de morale, d'ordre, d'économie, de solidarité qui distinguent l'ouvrier mulhousien et le font citer comme un modèle à suivre.

Voilà, Messieurs, l'œuvre à Mulhouse. Quant à ses fruits, ils sont multiples. Un de ses premiers bienfaits, c'est d'avoir inspiré une confiance mutuelle entre patrons et ouvriers, c'est d'avoir fait comprendre qu'en industrie il y a solidarité entre le travail et le capital, c'est d'avoir éloigné ceux qui viennent prêcher à l'ouvrier qu'il existe un antagonisme naturel entre ces divers éléments de production.

Cette confiance mutuelle a été la clef de voûte de toutes les institutions que nous admirons à Mulhouse. C'est elle qui a amené de si nombreux et de si généreux souscripteurs aux listes qui ont circulé pour des établissements utiles : pour des crèches, des écoles, des logements, des bains, des lavoirs publics, des sociétés coopératives, etc.

C'est cette confiance qui inspire aux patrons de Mulhouse et à leurs généreuses compagnes la sollicitude dont on entoure l'ouvrier par des institutions dues à leur initiative, et dont beaucoup d'entre vous n'ont aucune idée. Je vais en résumer quelques-unes rapidement, voulant laisser à chacun le soin de les méditer dans un petit volume que la Société industrielle de Mulhouse a donné à notre bibliothèque, il est intitulé : *Les Institutions privées du Haut-Rhin* par M. le Dr. Penot.

1° La mère qui quitte l'atelier pour le saint labeur de la maternité est dispensée de revenir à son travail pendant six semaines et elle touche intégralement sa paie pendant tout ce temps. L'enfant et la mère sont donc soignés pendant cette redoutable période de six premières semaines ou l'on voit mourir tant de mères et tant de nouveaux-nés.

2° La mère qui ne peut confier son enfant à sa famille a recours aux crèches, aux jardins d'enfants, aux salles d'asiles gérées par des personnes payées, choisies plus particulièrement parmi les amies des enfants. Les dames patronesses exercent elles-mêmes une surveillance active et vigilante, et font de leur mieux pour donner à l'enfant l'équivalent de l'œil, du sourire, de la mère.

3° Les enfants ont les écoles gratuites dans les établissements mêmes; on coupe le temps de leur travail manuel par des leçons, des cours, qui en font plus tard des hommes intelligents, capables de compléter leur instruction dans les livres, etc.

4° Les jeunes filles trouvent des refuges, des ouvriers ou, sous la direction de ces dames, elles apprennent à coudre, à trico-

ter, à faire le ménage; elles deviennent alors des ménagères sachant tirer parti de tout, elles apprennent cette science si indispensable au bonheur de la classe ouvrière : « l'économie ».

Plusieurs établissements font une dot aux filles qui se marient. Les ménages se créent avec des économies souvent bien commencées, et vous savez que c'est le premier pas qui est toujours le plus difficile.

Le jeune ménage achète une maison qui lui appartient au bout de 20 annuités en payant un loyer ordinaire. Il trouvera tout établies des maisons de coopération pour acheter tout ce dont il a besoin. Il trouvera près de lui des lavoirs, les bains, où l'eau chaude lui est offerte à discrétion toute l'année. Comme intellectuel il a ses livres, ses cours du soir et du dimanche.

Quand il ne pourra plus travailler, quand, cassé par l'âge il ne veut pas être une charge pour sa famille, a caisse de retraite lui paie une pension raisonnable fruit d'un léger sacrifice qu'il s'est imposé pendant qu'il était jeune, vigoureux.

Enfin après l'utile, l'agréable; ces Messieurs construisent en ce moment à leurs travailleurs un cercle immense où ils trouveront tous les agréments désirables. Cet établissement coûtera plus de 200,000 fr. il est vrai de dire qu'un seul donateur y a souscrit 100,000 fr.

Voilà, Messieurs, les résultats de l'œuvre que nous poursuivons ici. Et ne croyez pas que l'amour propre soit en rien froissé par cette sollicitude de chaque instant, que l'ouvrier à Mulhouse soit moins libre qu'ailleurs. Non! c'est spontanément, volontairement qu'il se rallie à ces bonnes institutions, qu'il en profite.

En bien, à Roubaix, nous avons tout cela à obtenir! notre liste de souscription s'est couverte de signatures mais nous n'avons pas encore la confiance de tous nos donateurs, il nous faut la mériter.

Nous la mériterons si nous observant, en devenant pour les travailleurs des modèles d'activité, d'ordre, d'économie, en profitant des notions que nous puisons dans nos livres.

Je voudrais que ce soit une recommandation pour tout travailler de se dire membre de notre société, et cela arrivera si chacun de nous veut bien que cela arrive.

Ce premier résultat une fois obtenu, quand la confiance aura remplacé l'antagonisme qui divise patrons et ouvriers, nous sortirons du cercle vicieux dans lequel nous tournons encore et nous prouverons qu'il y a encore des travailleurs dignes de la confiance, de la considération qu'on accorde à leurs frères de Mulhouse.

Pour en arriver là, il nous faut multiplier nos cours, nous voir plus souvent; il nous faut un local plus vaste, plus digne d'une société d'hommes libres.

Notre Comité préoccupé des inconvénients de ce local insuffisant, s'est enquis de plusieurs immeubles. Jeudi, nous proposerons à votre acceptation le local et le projet qui nous paraissent les plus avantageux pour la majorité des sociétaires. — Vous déciderez par vote.

Pour rendre plus efficace l'article 29 de nos statuts, nous allons ouvrir dans notre local deux registres, l'un pour mentionner les emplois vacants, l'autre pour enregistrer les demandes d'emploi.

Nous avons déjà eu la satisfaction de procurer des emplois à divers travailleurs, mais nous désirons que ce service soit organisé régulièrement, définitivement.

Quand un sociétaire aura besoin d'un emploi, il donnera son numéro au commissaire de semaine qui l'inscrira.

Le Comité inscrira tous les emplois vacants qui parviendront à sa connaissance, soit par voie de journal ou individuelle.

Ce moyen, messieurs, est excellent pour exercer la solidarité qui doit relier tous les membres d'une même société comme les enfants d'une même famille. Mais nous vous prions de ne nous recommander que des ouvriers honnêtes, laborieux, rangés, dont la Société puisse être fière de dire : il m'appartient.

Le Président,
CH. JUNKER.

M. Junker, président de la Société d'Enseignement mutuel des Travailleurs nous donne personnellement des garanties sérieuses capables d'assurer l'avenir de cette Société dont il a parfaite-

ment déterminé le caractère et le but. — Ceux qui nous lisent avec quelque attention n'ont jamais pu se méprendre sur la nature des vœux que nous avons exprimés, pas plus que sur le sens des conseils que nous avons cru devoir formuler dans notre numéro du 30 mai.

Beaucoup de gens ont été dupes de la mystification inventée par le *Figaro*. Des journalistes eux-mêmes s'y sont laissés prendre, et le *Garlois* d'hier matin annonçait avec « ménagements », mais comme le tenant de très bonne source, que le directeur d'une feuille parisienne venait de prendre sa propriété, et que la rédaction de cette feuille allait être complètement changée.

Un journal de province que nous recevons à l'instant va jusqu'à parler du « cynisme » de M. de Villemessant.

C'est précisément ce « cynisme » qui nous a mis en garde contre la plaisanterie du *Figaro*, sans que nous ayons eu besoin de lire la note explicative de la quatrième page. On ne déclare pas avec une telle désinvolture qu'on renie ses convictions pour une somme d'argent. Ces choses-là se font dans l'ombre et le silence, et on ne les imprime pas à 60,000 exemplaires.

Les Parisiens ne se sont sans doute pas fait cette réflexion, car le journal de M. Villemessant nous avoue ce soir qu'il y a eu hier beaucoup de bruit dans ses bureaux.

Nous extrayons ce passage de l'article de M. Wolff :

Pendant ce temps, le rassemblement de nuit émeute et l'émeute devient révolution, comme dirait notre illustre collaborateur d'hier. Vers deux heures de l'après-midi, les lettres commencent à affluer dans nos bureaux. Dans les unes, tracées en un moment de colère, on redemandait l'argent; dans d'autres, l'abonné dédaignait de réclamer le remboursement, mais il priait l'administrateur du *Figaro* de ne plus lui envoyer le journal. Par ci par là, le facteur du télégraphe arrivait avec des dépêches de la banlieue, dépêches laconiques comme : *Je me désabonne*, ou : *C'est une infamie de vendre le journal dans ces conditions*. Et les visites continuaient toujours; tantôt un bon vieillard, présentant sa quittance avec un air superbe de dédain, réclamait le prix de son abonnement, se basant sur ce qu'il s'était abonné au *Figaro* et qu'on avait pas le droit de lui servir désormais un journal comme celui qui venait de paraître; tantôt un jeune homme, pâle de colère, nous annonçait en peu de mots qu'il ne désirait plus recevoir son journal et disparaissait après avoir toisé d'un regard de mépris nos pauvres employés aux abois.

Tout à coup, nous vîmes entrer le commissionnaire qui se tient ordinairement au coin de la rue Drouot et de la rue Rossini; un monsieur, qui attendait la réponse devant le bureau de location de l'Opéra, lui avait remis le billet que voici :

« Je ne veux même pas entrer dans les bureaux du nouveau *Figaro*. Mais j'avertis l'administrateur du journal qu'au cas où il ne me renverrait pas par le porteur le prix de mon abonnement versé pour l'ancien *Figaro*, je déposerais aujourd'hui même un pli plainte entre les mains du procureur impérial. »

Et à mesure que l'heure s'avancait, les facteurs apportaient des masses plus compactes de lettres de désabonnement. Et les dépêches donc ! Jugez ce que ce sera aujourd'hui quand la province aura lu le *Figaro* d'hier et qu'elle prendra part au mouvement !

Chronique locale & départementale

Pour les élections au conseil d'arrondissement, chacun des deux cantons de Roubaix (ville) sera divisé en deux sections :

CANTON-OUEST.
Première section, — N° 1 à 1800.
Lieu de réunion : Ecole mutuelle.
Deuxième section, — N° 1801 à 3644.
Lieu de réunion : Ecole Notre-Dame.

maternelle, il reçut la lettre suivante, dont nous nous bornons à supprimer la signature :

« Monsieur le comte, il est téméraire à nous, je le sais, d'élever nos regards jusqu'à vous. Ma fille Stella, pauvre enfant! n'a pas la prétention d'obtenir de vous un regard. Tout ce qu'elle ose vous demander, c'est de nous permettre de dire que vous ne l'avez pas jugée indigne d'une minute d'attention. Cela suffira pour assurer son succès dans le monde et au théâtre, où elle va débiter.

Ne nous refusez pas cette grâce, monsieur le comte, et tout une famille d'honnêtes gens vous bénira et priera Dieu pour vous.

« Daignez agréer, monsieur le comte, l'assurance des sentiments de respect et de soumission avec lesquels j'ai l'honneur d'être la plus heureuse des mères et votre très-humble servante. »

Fernand avait trop de distinction dans l'esprit, trop d'élevation dans le caractère pour se plaire dans ces turpitudes qui s'appellent encore la galanterie parisienne et qui ne sont plus que la prostitution vulgaire.

Il comprit que son existence nouvelle ne pourrait qu'envenimer son chagrin, par le contraste de ces plaisirs ignobles et du bonheur perdu.

Encore une fois, il voulut changer de relations et d'habitudes, comme un naufrage change de place sur son lit de douleur. Tout Paris retentit alors de ses bruyantes excentricités. Entouré de quel-

ques compagnons de racrocq qui, n'ayant rien à perdre, avaient tout à gagner en son opulente compagnie, il trouva le moyen d'étonner par ses prodigalités folles la ville qui ne s'étonne de rien, sans parvenir à s'étonner lui-même.

Les sensations les plus vives avaient désormais perdu toute action sur ce cœur et ces sens émoussés. Il sentait son dégoût s'alourdir tous les jours. Malgré ses efforts désespérés, sa pesante existence retombait incessamment sur lui, comme le rocher sur Sisyphe.

S'il montait à cheval pour essayer de se soustraire par un exercice violent à l'amertume de ses pensées, l'ennui montait en croupe derrière lui, et il le trouvait de nouveau, en rentrant, assis à son luxueux foyer.

Parfois, à ses heures de solitude, il se surprenait à rêver un amour honnête et sincère, cet amour ne fut-il sincère et honnête que de son côté. Hélas! ainsi qu'une machine détraquée et mise au rebut, son cœur ne battait plus, ou plutôt, un seul souvenir le faisait battre encore. La femme nouvelle, qu'il voulait ou croyait aimer, lui offrait toujours la même vulgarité, dans la même réalité. Quant à son mépris pour les hommes, il avait atteint cette extrême limite où le dédain ressemble à l'indulgence.

Parfois, en proie aux sombres préoccupations qui l'absorbaient, il lui arrivait de sortir seul, la nuit, et d'aller s'enfermer dans un de ces restaurants du bou-

levard qui restent ouverts jusqu'au matin.

Au fond du cabinet solitaire où il était assis et où arrivaient jusqu'à lui, à travers la mince épaisseur des cloisons, les éclats de rire, les cris perçants, les voix provocantes des cabinets voisins, il trouvait je ne sais quelle acre volupté à s'attrister, à s'irriter de ces gaetés bruyantes. On riait donc encore! on buvait! on chantait! Et sans doute tous ces joyeux compagnons dont il enviait les plaisirs faciles n'entendaient jamais prononcer son nom sans envie!

Immuable, le front dans les mains, évoquant son passé, longues années qui tenaient désormais dans l'éclair d'une de ses pensées, on eût dit que le bruit de ces joies, en lui apportant de lointains échos de jeunesse, n'éveillait en lui que des regrets ou des remords.

Il restait ainsi, pendant plusieurs heures, plongé dans une sorte d'engourdissement moral. De sa place, à travers la porte entrouverte, il voyait défilé, sur l'escalier du Grand-Seize, toute la troupe rieuse ou cynique des oiseaux de nuit. Puis, aux premières lueurs de l'aube, si riante aux champs, si morne à Paris, il regagnait à pied son hôtel, en suivant les boulevards, dans le roulement de quelque fiacre attardé troublait seul le silence. A travers le froid brouillard du matin lui apparaissaient les longues files de cette autre population des ténérès, hommes en burlesques haillons, femmes en guenilles étranges, employés tous les

matins à la toilette de la grande courti-

sane. Quelquefois encore, rarement, il se décidait à aller dans le monde; mais ce n'est guère que chez les d'Anglars qu'il continuait à se montrer à de longs intervalles. C'est là, le lecteur s'en souvient, que nous l'avons rencontré pour la première fois. Ces bals où les blondes jeunes filles, tout émue et rougissantes, jettent un regard furtif sur leur danseur préféré, — celui qu'elles n'épouseront jamais; ces réunions élégantes, gracieux marchés aux fleurs, où les mères souriantes et affairées viennent exposer leur mignonne horticulture; ces fêtes, qu'une ressemblance toutes, préparaient à Fernand un réveil plus maussade encore que le lendemain de ses nuits solitaires au Café Anglais et à la Maison-d'Or.

III

A ce point de son histoire, le comte s'interrompt. Il semblait se recueillir dans son passé et ne s'en détacher qu'à regret.

Francis l'avait écouté avec l'attention que prête un enfant à un conte de fées.

Pendant plusieurs minutes, ils restèrent tous deux muets et pensifs.

Tu m'as connu presque enfant, reprit enfin Fernand; tu as été témoin des impatiences et des angoisses de ma jeunesse. A la pensée des plaisirs qui m'é-

CANTON-EST.
Première section, — N° 1 à 2401.
Lieu de réunion : Hôtel-de-Ville.
Deuxième section, — N° 2401 à 4727.
Lieu de réunion : Hôtel des Sapeurs-Pompiers.

Le scrutin restera ouvert : le samedi 11 juin, de huit heures du matin à six heures du soir, et le dimanche 12 juin, de huit heures du matin à quatre heures du soir.

MM. Jules Brame et Descat, qui sollicitent leur réélection au Conseil général, le premier, dans le canton de Cysoing, le second, dans le canton de Lannoÿ, n'auront décidément pas de concurrents.

A Roubaix, on parle pour le Conseil d'arrondissement d'un ou de plusieurs candidats qui se porteraient dans le canton-Ouest, en opposition à M. Sioen-Pin, conseiller sortant.

Dans le canton-Est, M. Jean Lefebvre ne paraît pas devoir rencontrer de concurrents.

Les quatre journaux politiques de Lille se montrent favorables à la réélection de M. Saint-Léger, comme membre du Conseil général.

Nous commencerons demain la publication d'une série d'articles sur l'Exposition des Beaux-Arts de Paris. Notre collaborateur appréciera avec soin les œuvres des artistes originaires du Nord ou y résidant.

Parmi les réformes qui se préparent dans le service des postes, on nous signale la suivante :

Il s'agirait de ménager à l'extérieur de toutes les boîtes aux lettres deux trous, dont l'un pour Paris et l'autre pour les départements, recevront les lettres pour leur destination spéciale.

On gagnerait près d'une heure sur la levée des boîtes grâce à ce procédé de triage, fait par le public lui-même et depuis longtemps admis à Londres comme à New-York.

M. le général de brigade Dubost est chargé de l'inspection générale du génie à Dunkerque.

La troisième conférence de M. J. Yonge aura lieu au collège, demain, jeudi 3 juin, à 8 heures du soir.
Sujet : « Shakespeare. »

Les courses d'Helchin qui attirent chaque année une grande quantité de sportsmen de Lille, Roubaix et Tourcoing, auront lieu le dimanche 24 juillet prochain, à 3 heures.

Nous publierons plus tard le programme de ces courses.

Les journaux de Lille assurent que la question d'élargissement à deux voies de voitures et de piétons de la porte de Roubaix vient de faire un grand pas. On sait que cet élargissement dépend principalement du département et du conseil général, la porte de Roubaix donnant accès à une route départementale.

Une récente lettre de M. le préfet à M. le maire de Lille a demandé si la ville persistait à poursuivre l'ouverture de cette porte à double voie de voitures et de piétons, et, dans ce cas, quelle serait la subvention qu'elle entendrait offrir au département et aux ponts-et-chaussées pour sa quote-part.

L'administration municipale, dit l'*Echo du Nord*, s'appuyant d'un vœu du conseil municipal émis dans la session de novembre 1869 — on voit que cela date déjà — se propose de saisir le conseil de la question dans sa prochaine séance et de solliciter un crédit pour la part de la ville dans ce travail. Il est urgent, en effet, que la question soit entièrement instruite pour la prochaine session du conseil général, qui a lieu en août de chaque année.

taient interdits, je sentais s'allumer en moi la fièvre de toutes les convoitises, et ma vie se consumait dans les tourments sans nom du désir impuissant.

« Ces plaisirs, non-seulement je m'y suis abreuvé, mais j'en ai rassasié tous les affamés, m'entourent. Ils ne laissent plus désormais dans mon âme que lassitude et dégoût. Les femmes? Ames de carton ou bustes de coton... La table? Pour la salade crue et les ragouts maigres et poivrés d'un paysan provençal, je donnerais toutes les sauces savantes et compliquées de mes cuisiniers. Le jeu?... Si je ruine mes amis, j'ai à peine le plaisir de m'en apercevoir; si je perds, la piqûre ne fait pas même saigner mes millions à l'épiderme... Les voyages, cette dernière ressource des blasés?... J'arrive du bout du monde, et il n'y a désormais pour moi qu'un ennui plus lourd que celui de rester au même endroit; c'est l'ennui de changer de place.

— Décidément, dit Francis en souriant, tu es bien malheureux depuis que tu ne les es plus.

— Oui, malheureux, malheureux, car j'en suis venu à désirer, pour toute joie, d'éprouver un désir. Je vois tous les miens satisfaits avant d'avoir eu le temps et pris la peine de les exprimer. C'est des coulisses que j'assiste à la pièce, sans illusions; dès la première scène, j'en devine le dénouement. La vie n'a plus d'incertitudes, partant plus d'émotions pour moi, et parfois je me surprends à